

Crise des valeurs

GABRIEL MARCEL

Paris

On peut se demander en premier lieu si l'usage philosophique du terme de valeur tel qu'il est fait communément de nos jours n'est pas lié à de graves méprises. Il faut se rappeler que le terme de valeur trouve la véritable application en Économie Politique, c'est à dire dans le domaine où se déroule le cycle empirique de la production, de la répartition et de la consommation. Dès le moment où l'on procède à la transposition qui est devenue courante chez les philosophes depuis Lotze et surtout depuis Nietzsche, on est amené à assimiler plus ou moins directement l'homme qui se voue à la recherche de la vérité ou à la création artistique, au producteur qui se situe à un point déterminé du circuit. Certes il est vrai de dire par exemple que l'artiste jette sur le marché quelque chose qui deviendra ultérieurement richesse et source de profit sinon pour lui, au moins pour le marchand qui vendra ses toiles, pour les galeries qui les exposeront, à la rigueur même pour le critique qui les commentera. Néanmoins, il est trop clair que cette chose, disons plus précisément cette œuvre — est en elle-même absolument transcendante par rapport au profit dont elle est en quelque sorte la source. Le recours au terme de valeur risque cependant toujours de faire perdre de vue cette transcendance réelle.

On est d'ailleurs fondé à se demander si l'instauration de l'idée de valeur dans le domaine de la philosophie générale ne serait pas comme le signe d'une dévaluation préalable et insoupçonnée qui porte sur la réalité elle-même et sur ce que, en des âges révolus, on appelait une perfection. Il arrive d'ailleurs souvent que l'idée ou le mot qui la désigne soit révélateur d'une certaine déchéance qu'ils ont pour fonction de masquer ou plus exactement de compenser au plan de l'imaginaire.

Dans cette perspective on devra renoncer à l'idée, accréditée par

Nietzsche et par ceux qui l'ont suivi, d'après laquelle un système de valeurs pourrait être substitué à un autre système. Cette substitution n'est concevable que là où il s'agit de remplacer par exemple une unité de mesure par une autre unité, celle-ci étant communément choisie pour des raisons de commodité, et étant par conséquent facultative; mais, contrairement à une notion assez répandue de nos jours et par exemple explicitement admise par Sartre, une valeur n'est pas véritablement choisie, elle s'impose à qui la reconnaît, et c'est à partir d'elle que l'option peut intervenir.

Il convient à la vérité de considérer avec méfiance tout discours portant sur les valeurs; car il est toujours à craindre que de semblables discours ne portent que sur de l'irréel et fassent seulement illusion grâce aux images qui affluent par contrebande à l'esprit des auditeurs. C'est sur les œuvres, les actes ou les jugements que doit porter un discours authentique. On sera d'autre part amené à reconnaître que dans tous les cas un esprit engagé dans une recherche ou dans une création tente de répondre à un certain appel dont il peut fort bien n'avoir aucune conscience explicite, et qui peut ne se préciser que pour une réflexion ultérieure. Cet appel réside dans le supra-personnel ou le *supra-conscient* que la plupart des psychanalystes ont commis la lourde erreur de confondre avec un inconscient qui n'est au contraire qu'un *infra-conscient*.

Il paraît bien suivre de là qu'une philosophie authentique qui prendrait une conscience distincte de ces confusions possibles serait inévitablement conduite à se dépasser dans le sens d'une ontologie renouvelée — il faut entendre par là une ontologie concrète qui s'appliquerait à dégager comme la substance des expériences les plus hautes qu'il soit donné à un être humain de vivre. Sous certaines réserves il faudrait rappeler qu'ontologie et ἐμπειρία ne sont pas des termes qui s'excluent, et on pourrait peut-être soutenir que plus une expérience est authentiquement expérience, c'est-à-dire décantée des préjugés qui tendent à l'altérer, plus elle présente de densité ontologique.

Mais il faut bien reconnaître en même temps que, selon un processus qui peut à certains égards paraître fatal, c'est en un sens précisément inverse que la mentalité contemporaine semble évoluer. La valeur au lieu d'être saisie dans ses attaches ontologiques est de plus en plus assimilée à un certain rendement; sans peut-être s'en rendre

absolument compte, on tend à admettre que la valeur doit se traduire sur le plan des objets qui est aussi celui de l'utilité sociale. Laissons ici de côté le domaine esthétique où règne une confusion difficile à décrire et qui est soumis à des mots d'ordre contradictoires. On admet de plus en plus communément que l'individu vaut par la contribution qu'il apporte à la collectivité. Mais il semble qu'il y ait là l'expression déformée et caricaturale d'une vérité qu'on n'est plus capable de reconnaître dans sa pureté. Sans doute, là où existe une communauté réelle dont l'amour est le principe, il est littéralement vrai de dire que chacun travaille pour tous et que c'est même en travaillant pour tous qu'il travaille effectivement pour lui-même, puisqu'il se retrouve en ses frères et découvre même en eux ses raisons de vivre. Mais il importerait de discerner quelle est l'essence de cet amour et de cette fraternité. Les révolutionnaires athées ont parfois cru pouvoir sauver la fraternité en faisant table rase de l'idée du Père. Il semble bien que ce soit là une absurdité, et qu'il ne puisse pas y avoir de fraternité entre ceux qui à la lettre ne sont les fils de personne. Cela a été d'ailleurs une autre illusion, un autre mensonge de s'imaginer que liberté, égalité, et fraternité pouvaient constituer comme les éléments coordonnés d'une même devise. C'était là ne pas voir :

D'une part qu'égalité et fraternité sont axées de façon non pas différente mais réellement opposée, car l'égalité est en fait une exigence héautocentrique, une exigence centrée sur soi, au lieu que la fraternité est hétérocentrique, étant centrée sur l'autre appréhendé comme mon prochain. Dans ces conditions on doit constater que la fraternité a à peu près disparu, là tout au moins où les grandes religions ont cessé d'être pratiquées dans leur esprit; que pourrait-il rester de la fraternité dans les doctrines qui prêchent la haine de classe ou de race?

D'autre part que même entre liberté et égalité il existe une secrète incompatibilité; il y a à cela une raison profonde, c'est que l'égalité ne peut en fait être instaurée que par la contrainte. C'est au fond l'introduction —qui ne peut se faire que par la violence— d'une catégorie toute abstraite, une catégorie de l'inanimé dans un ordre vivant qui ne peut pas la comporter.

Enfin de ces trois notions celle d'égalité est la seule qui paraisse au premier abord s'accorder avec l'idée d'un monde entièrement soumis à l'exigence de rendement, c'est-à-dire au primat de la technique.

Encore y a-t-il lieu de se demander si les conditions de fait qui président à l'instauration d'un monde semblable n'impliquent pas en réalité une inégalité effective, mais qu'on sera amenée à camoufler le plus possible en faisant appel à cet effet à toutes les ressources d'une propagande habilement orchestrée. On aura d'ailleurs toujours la possibilité de prétendre que cette inégalité est provisoire, qu'elle est liée à une période de transition, et qu'elle est appelée à disparaître lorsque l'idée technocratique aura triomphé. Il paraît superflu d'insister sur le caractère hasardeux d'une semblable assertion.

Ces considérations permettent d'aboutir à une première conclusion c'est que si l'on peut parler d'une crise des valeurs dans le monde actuel, ce n'est probablement pas d'une transvaluation au sens nietzschéen qu'il peut s'agir, à proprement parler, mais beaucoup plutôt d'une régression qui se présente d'ailleurs à beaucoup d'esprits naïfs et aveuglés comme un progrès; ce ne sont pas les valeurs qui se substituent à d'autres valeurs, mais c'est bien plutôt un ensemble de catégories réellement afférentes à l'ordre du mécanique qui viennent prendre la place de celles qui prévalaient dans un ordre soumis à la primauté de l'être, l'homme étant aujourd'hui de plus en plus assimilé à une machine dont l'entretien et le rendement doivent se correspondre. On peut craindre à cet égard que certaines des horreurs dont nous avons été témoins depuis une dizaine d'années n'aient été que les conséquences de postulats monstrueux mais qui sont également impliqués dans le régime où tant d'esprits aveuglés persistent à voir un agent de libération universelle. La vérité est qu'ici et là c'est l'humain qui est renversé et supplanté par l'inhumain. Mais il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de tâche plus pressante que de découvrir ce que c'est qu'un ordre humain, que de reconnaître les dispositions extrêmement précaires et subtiles sans lesquelles cet ordre inévitablement périclité. Seulement, malgré les apparences, cette recherche est métaphysique en son principe; et à ceux qui clament à la suite de Nietzsche: Dieu est mort, il faut répondre par une simple question: êtes-vous sûr que l'homme lui ait survécu?